

MAKENZY ORCEL

LES IMMORTELLLES

ROMAN

MÉMOIRE
D'ENCRIER



Makenzy Orcel

LES IMMORTELLLES

MÉMOIRE D'ENCRIER

DU MÊME AUTEUR CHEZ MÉMOIRE D'ENCRIER

Le chant des collines (poésie), Montréal, Mémoire d'encrier, 2017.

Les immortelles (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2010 ; Paris, Zulma, 2012.

Les latrines (roman), Montréal, Mémoire d'encrier, 2011.

À l'aube des traversées et autres poèmes (poésie), Montréal, Mémoire d'encrier, 2010.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Caverne (poésie), Lille, La Contre Allée, 2017.

Miwo miba (poésie), Port-au-Prince, Legs Edition, 2017.

La nuit des terrasses (poésie), Lille, La Contre Allée, 2015.

L'ombre animale (roman), Paris, Zulma, 2016.

*Sans savoir pourquoi
j'aime ce monde
où nous venons pour mourir.*

Natsume Sôseki

*À toutes les putes de la Grand-Rue emportées
par le violent séisme du 12 janvier 2010.*

À Grisélidis Réal.

Tous les cris de la terre ont leur écho dans mon ventre.

Je m'appelle... En fait, mon nom importe peu. Les putains elles s'en foutent pas mal que tu sois écrivain ou goûteur de beignet. Tu les paies. Elles te font jouir. Et tu te casses après. Comme si de rien n'était. Pour nous autres, clients, c'est pareil : les noms, ça ne compte pas. C'est comme hurler à tout bout de champ que la terre est ronde. Que Dieu existe. Pourtant, la terre n'a pas toujours été aussi ronde que l'existence de Dieu... « Je suis écrivain. » C'est ce que je réponds quand on me demande ce que je fais dans la vie. Une affirmation qui pourtant sonne faux, à mon avis, puisque j'écris avec la mort et dans la mort. Ce lieu échappé à la pesanteur. À l'espace-temps. Entre l'ailleurs et l'enfance. Au moment où arrivait *cette chose*, je relisais *Les fleurs du mal*. Baudelaire est un vrai oiseau de malheur. Il arrive toujours avec la mort au bec. La dernière fois, c'était une violente attaque nerveuse. J'en suis sorti de justesse. Elle paraissait avoir tout compris du pouvoir de l'écriture en me demandant d'écrire ce livre sur la Grand-Rue. Pour toutes les autres putains disparues dans *cette chose*. Un livre, disait-elle, pour les rendre vivantes, immortelles. Elle racontait. Moi, je n'avais qu'à transformer. Trouver la formulation juste pour exprimer sa douleur, ses souvenirs, ses angoisses et tout...

Écrire avec un autre en poupe. Avec ses larmes, son silence traquant chaque mot. Chaque parcelle d'un monde inconnu, indépassable. Emporté par le strip-tease de la mort. Ce qu'était devenue la Grand-Rue. Port-au-Prince. La ville où j'ai grandi. La ville de mes premiers poèmes. Je n'étais pas sûr de pouvoir y arriver. Le sexe et l'alcool ont été pour moi la meilleure des thérapies. Je fuyais tout, même l'écriture. Je veux dire, je ne voulais pas écrire tout de suite, du moins je pensais que ce n'était pas possible... Inondé de whisky, je me glissais dans le paysage fameux de cette pièce qui puait la merde et la mort pour me noyer dans son océan de putain. C'est la première fois que j'entrais dans un bordel avec un *a priori* aussi égoïste que le plaisir de planer dans les étoiles... Elle a allumé une cigarette, aspiré un bon coup et laissé s'échapper de sa bouche une épaisse bouffée grise, puis de ses deux narines. Elle m'a paru phénoménale dans ses gestes de gagneuse.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie, toi ?

Ma question préférée.

— Je suis écrivain.

— Écrivain ! Ça tombe bien... Tu me donnes ce que je te demande et toi après tu pourras m'avoir dans tous les sens que tu voudras.

Marché conclu. Je devais juste d'abord écrire et ensuite la sauter. Ça me plaisait bien cette idée. Déjà le livre, ça ne se vend pas. Éditer à compte de sexe. Ça pourrait bien compenser certaines choses. Elle s'est dirigée vers la fenêtre pour contempler, non sans amertume, l'immense vallée de béton et de poussière blanche dehors. L'irréparable. L'inénarrable. Le désespoir qui coule dans les yeux des gens. La ville-décombres, déchiquetée, saturée de morts connus, inconnus, synthétisés, dessinant toutes sortes de figures géométriques. Puis soudain, comme ça, à l'improviste, comme un coup de poing sur la gueule, elle m'a lancé la première phrase qui a balayé le silence : « La petite. Elle reste coincée sous les décombres, douze jours après avoir prié tous les saints... »

L'heure est maintenant venue de partir à la recherche de son trésor. Je n'ai plus rien à faire ici. Je lui dois au moins ça, après tout ce qu'on a vécu ensemble. C'est le seul moyen pour moi de me racheter pour lui avoir offert une place sur le radeau de mes dérives. Ces délires qui m'ont transformée aujourd'hui en peau de chagrin. Enalebasse vide. Je vais partir retrouver ce qui était le plus cher pour elle dans toute sa putain de vie. Son fils. Mais avant, je veux raconter. Laisser couler le sang de mes mots. Raconter. Se racheter. Si seulement c'était aussi simple.

La petite. Elle est morte après douze jours sous les décombres, après avoir prié tous les saints. Cette nuit-là, la terre voguait. Voltigeait. Dansait. S'abîmait pour s'exhumer d'elle-même. Se déchirait. Gisait au sol tel un mourant. Marchait sur ses propres décombres...

Je me souviens encore de ce jour où elle avait coupé tous les ponts entre nous et fui avec cet homme, cette espèce de professeur de littérature. Elle déteste qu'on interfère dans ses affaires personnelles. Aussi préfère-t-elle être ailleurs durant toute la journée pour ne pas avoir à supporter mes crises de nerfs habituelles... Inutile de déterrer les vieux chats maintenant. Commençons. Moi je raconte. Toi, l'écrivain, tu écris. Tu transformes. Les autres commencent toujours par la prière. Moi je veux qu'on commence par la poésie. Elle aimait la poésie.

*Et moi qui fus temps
espace, traversée
le commencement et la fin
les splendeurs du monde
tous les cris de la terre
ont leur écho dans mon ventre*

— Pas mal, l'écrivain. Tu sembles lire le fond de mon âme.
Finalement, un homme poète c'est un peu comme une
femme engrossée par les mots.

L'homme à la BMW rouge ne se lave jamais. Je l'ai su par l'odeur de hareng qu'il dégage. J'éprouve une telle envie de pleurer quand mon corps sous lui tient lieu de mystère et de rédemption. Je rêve d'être de ces enfants n'ayant pas encore conscience de leurs actes. Ces enfants que je n'ai pas laissés naître par égoïsme. Par amour du dépouillement. Il pue, certes, mais il est généreux, cède toujours à mes caprices de femme à vendre, de femme aux attentes fluviales.

Je m'appelle... Au fait, mon nom importe peu. Mon nom c'est la seule intimité qui me reste. Les clients eux s'en foutent pas mal. Ils paient. Je les fais jouir. Et ils s'en vont comme si de rien n'était. C'est tout.

La petite. C'est moi qui lui avais tout appris du métier et de la rue.

— On est de l'ordre du mirage et de l'insignifiance. Ton corps c'est ton unique instrument, petite.

Pourtant, je n'avais eu que honte à l'idée de cette unique fenêtre, unique part valable, vendable de moi.

Rien n'est plus de l'ordre de l'avant. Avant je croyais que chaque passant était une étoile, était capable de me faire oublier une fois pour toutes. Oublier que je fais partie d'une lignée de putes, que je suis moi-même une pute, que mon avenir en dépend. Oublier sa voix sous les décombres, une voix cassée qui appelle à l'aide. Merde, comment oublier ?

La petite. Quand elle a sauté à bord de l'irréversible elle avait l'âge des mots qui hésitent. Des mots mouillés, furtifs, d'aucune langue, sinon celle du *sine qua non*. Du passage obligé. Douze ans face à la nuit. Libre d'être seule, ce qu'elle veut. Douze ans dans l'accomplissement d'elle-même.

Les mots mon amour sont des tanières de sang et de cris.
Je raconte pour toi, ma petite. Je te raconte et t'appelle de
mon exil intérieur. De mon île la plus secrète, la plus lointaine.
Les mots mon amour sont muets. Les gestes aussi pour te
nommer. Tous les mots de mon corps ne sauraient suffire pour
dire la douleur de la terre.

Nuit albinos, Gary Victor

Le bar des Amériques, Alfred Alexandre

De glace et d'ombre, H. Nigel Thomas (traduit par Christophe Bernard et Yara El-Ghadban)

Le testament de nos corps, Catherine-Lune Grayson

La femme tombée du ciel, Thomas King (traduit par Caroline Lavoie)

Sans capote ni kalachnikov, Blaise Ndala

Adel, l'apprenti migrateur, Salah El Khalfa Beddiari

MAKENZY ORCEL
LES IMMORTELLES

Que sont devenues les immortelles, ces prostituées de la Grand-Rue, qui font un métier d'amour, de chair et de désirs, après le séisme du 12 janvier ayant dévasté Haïti ?

« Il est rare de rencontrer dans une première œuvre une vigueur et un souffle qui annoncent la naissance d'un grand auteur. »

Alain Mabanckou, *Jeune Afrique*

« Il faut rendre grâce à Makenzy Orcel pour ce roman si dense, qui entrelace en peu de mots l'amour, la mort, le deuil, le désir, la misère, la maternité. »

David Fontaine, *Le Canard enchaîné*

« Ce roman est une véritable fulgurance. »

Marianne Payot, *L'Express*

Makenzy Orcel est né à Port-au-Prince en 1983. *Les Immortelles* est son premier roman, pour lequel il a reçu le Prix Thyde Monnier de la Société des Gens de Lettres. Il a publié aussi chez Mémoire d'encrier *Les latrines*.

